

---

 NÉPAL.
 

---

 KIRKPATRICK.—HAMILTON.
 

---

DE la chaîne des hautes cimes neigeuses qui bornent l'Hindoustan au nord, on descend vers la grande plaine au sud par un vaste territoire montagneux, dont la largeur est de vingt-cinq à trente-cinq lieues. Les tribus robustes et belliqueuses qui vivent dans ce pays élevé durent naturellement se rendre formidables aux habitans paisibles et efféminés des provinces baignées par le Gange.

Pendant long-temps cette contrée montagneuse, divisée entre un grand nombre de petits chefs, occupés de leurs divisions intestines, ne joua pas un rôle remarquable sur le théâtre des affaires de l'Inde. Toutefois il survint de 1765 à 1769 des événemens qui donnèrent à cette région une attitude plus redoutable. La vallée du Népal, la plus fertile et la plus peuplée de ces états, fut envahie au nord-ouest par le roi de Gorkha; la population guerrière du territoire de ce prince s'était accrue de plusieurs chefs montagnards voisins qu'il avait

attirés sous ses bannières. D'abord repoussé, il continua pendant quatre ans consécutifs ses attaques, qui finirent par le rendre entièrement maître de la partie centrale du Népal.

Cette acquisition importante, jointe à l'ancien territoire, donna aux Gorkhalis une supériorité décidée sur les autres chefs montagnards; ils s'en servirent pour réduire successivement ceux de l'est et de l'ouest. Ainsi agrandi, le royaume réuni sous un gouvernement vigoureux et ambitieux, attirera bientôt l'attention des nations voisines. Une dispute avec le Tibet fournit aux Gorkhalis l'occasion d'y entrer et de piller plusieurs temples fort riches. Cette agression excita l'indignation de l'empereur de la Chine, qui envoya une armée pour protéger Lassa. La paix fut conclue sous la médiation de ce souverain, le Lama consentit à payer un tribut de 50,000 roupies. L'exécution de cette clause ayant été négligée, les Gorkhalis recommencèrent promptement les hostilités, alors les Chinois, s'avancant au nombre de 40,000, repoussèrent les Gorkhalis, et traversant l'Himalaya, les poursuivirent dans le Népal et s'avancèrent jusqu'à quelques milles de Catmandou, capitale du pays. Ainsi, l'enchaînement des circonstances avait amené une armée chinoise en dedans des limites de l'Hindoustan. Les Gorkhalis, défaits dans plusieurs batailles successives, cède-

rent et se soumirent aux conditions imposées par le gouvernement chinois.

Pendant la durée des hostilités, le régent du Népal, car le prince était mineur, alarmé de sa situation, implora le secours des Anglais contre les Chinois. Le marquis de Cornwallis, alors gouverneur général de l'Hindoustan (1792), était trop prudent pour compromettre aucunement la compagnie des Indes avec une puissance comme la Chine, que son intérêt lui commandait au contraire de se concilier. Quelque temps auparavant, Cornwallis avait essayé de former des liaisons commerciales avec le Népal. Voulant tirer avantage de l'occurrence actuelle, il offrit au radjah du Népal sa médiation; elle fut acceptée: en conséquence, une ambassade, à la tête de laquelle était le colonel Kirkpatrick, partit au mois de septembre pour aller entamer les négociations; il eut beau faire diligence, la paix était conclue pendant qu'il était en route. Quoique sa mission fût devenue sans objet, il n'en continua pas moins son voyage. Il fut assez bien reçu par l'oncle du radjah, mais il apprit qu'à la cour un parti puissant était fortement opposé à l'admission des Anglais dans le pays, prétendant qu'ils n'y venaient que pour observer son état de force ou de faiblesse.

Ainsi, malgré toutes les démonstrations de politesse, on prit des mesures pour faire comprendre

aux Anglais que l'on espérait leur prompt départ. Les propositions faites par le colonel Kirkpatrick pour ouvrir un commerce libre avec l'Hindoustan furent éludées très-civilement par la réponse banale, que tout, dans le pays, était à son service. Il fut donc obligé de quitter le Népal au bout d'une quinzaine de jours, sans autre résultat que celui d'avoir obtenu quelques notions sur son étendue, ses ressources et l'aspect général de la contrée.

Malgré le peu de succès de cette première tentative, les Anglais envoyèrent de temps en temps des chargés d'affaires au Népal; la position de cette contrée, relativement au Bengale et aux autres possessions de la compagnie, produisant quelquefois des discussions. Elles finirent par devenir si vives, qu'en 1815 les hostilités éclatèrent. Battus dans plusieurs rencontres, les Gorkhalis ne purent obtenir la paix qu'en cédant à la Grande-Bretagne tout le pays montagneux, compris entre le Setledje et la Djemna, et les territoires de Gherval et de Kémaon, que le Gange parcourt avant d'arriver dans les plaines de l'Hindoustan; ils perdirent ainsi leurs possessions dans l'ouest du Népal. Ces dernières circonstances procurèrent à F. Buchanan (aujourd'hui Hamilton), la facilité de visiter le Népal; il y séjourna quatorze mois.

Le Népal consiste en une suite de chaînes de

montagnes, entrecoupées de vallées profondes, descendant comme par étages de l'élévation immense des sommets neigeux jusqu'aux plaines unies de l'Hindoustan gangetique. Le territoire contigu aux possessions anglaises est le Tarryeni; pays plat, dont la largeur est à peu près de vingt milles, et qui borde toute la frontière méridionale du Népal. Il est extrêmement fertile; mais les guerres dont il a été long-temps le théâtre, sont cause qu'une grande partie est couverte de djungles et de forêts dont on tire beaucoup de bois de construction. Les éléphants y sont très-nombreux: le gouverneur de Tarryè racontait à Kirkpatrick que, dans le seul canton qui lui est soumis, on prend annuellement près de 300 éléphants; la plupart sont si jeunes qu'ils n'ont pas plus de sept pieds et demi de haut: la manière dont on leur fait la chasse ne permet guère d'en avoir de plus vieux. Au lieu de les attirer dans une enceinte pour s'en rendre maître, on les saisit au cou avec un nœud coulant, que lance un homme assis sur un éléphant apprivoisé; le bout de la corde est aussitôt attaché à un arbre, et l'éléphant en se débattant se dégage ou s'étrangle. Indépendamment des éléphants, ces forêts recèlent aussi des rhinocéros et des tigres. Ces derniers sont presque toujours solitaires; les éléphants, au contraire, au nombre de deux à trois, s'emparent quelquefois

d'une route, et empêchent pendant long-temps les voyageurs d'y passer.

Kirkparick remarqua dans cette forêt plusieurs arbres autour desquels on avait attaché des paquets d'herbes. Dans un endroit, il en observa sur une longueur de plus de cinquante toises; on lui expliqua la cause de plusieurs manières: les uns lui dirent que c'était pour marquer le voisinage des bêtes féroces, et d'autres que c'étaient des offrandes propitiatoires faites par les voyageurs aux dieux des forêts.

Dans certaines saisons, l'air de ces cantons est presque pestilentiel; il forme autour du pays comme une barrière qu'une armée ne peut franchir sans éprouver des pertes considérables.

La région suivante, à peu près de la même largeur, consiste en montagnes basses qui s'élèvent vers le nord; elle est arrosée par de nombreuses rivières sortant de la chaîne des montagnes qui s'élève au-delà, et couverte par une forêt presque continue, renfermant une grande diversité d'arbres, la plupart particuliers à l'Hindoustan; à mesure que l'on avance au nord, le pin devient plus fréquent. Ces bois sont partout animés par des perroquets et des perruches, et autres oiseaux imitant le son de la voix humaine. Parmi les arbres, un des plus précieux, est l'espèce de mimosa avec le suc de laquelle on fait le cachou,

substance dont la préparation emploie beaucoup de monde. On y rencontre aussi la cannelle ou *cassia lignea*, dont la racine seule possède une vertu aromatique.

Entre ces monts s'ouvrent des douns ou vallées larges, quelques-unes sont défrichées; en général l'agriculture est négligée, ce qui est peut-être dû à l'insalubrité du climat, et doit en même temps tendre à l'augmenter. On longe les bords du Korra, rivière qui, près des monts Mouckouamy, abonde en poisson. Ce lieu est vénéré par les Hindous les plus pieux; ils l'ont honoré du nom de Nagdeo (serpent divin): bien loin de troubler les poissons, ils passent rarement sans leur donner à manger.

Hetourah, situé au pied des montagnes, au point où le Rapti tourne à l'ouest, n'est qu'un village d'une soixantaine de maisons, quoique ce soit l'entrepôt du commerce entre le Népal et l'Hindoustan. Les marchandises destinées pour le premier de ces pays ne peuvent être transportées qu'à dos d'homme. Souvent aussi les voyageurs et surtout les femmes sont portés dans des dhokas, sorte de grands paniers faits de bambous; ou bien dans des hamacs de coton suspendus à de longues perches; on en emploie quatre ou huit suivant le poids de la personne.

Peu de temps après avoir quitté Hetourah, on

entre dans le lit du Rapti et l'on continue à le remonter jusqu'à Dhoka-Phédé, la route suit en grande partie une de ses deux rives, également raboteuses, ou bien passe au milieu de son lit, constamment embarrassé d'énormes fragmens de rochers; d'ailleurs le chemin est plus fatigant que dangereux. Dhoka-Phédé est au moins à 700 toises au-dessus de Hetourah, et la distance qui sépare ces deux endroits n'est que de cinq lieues de route; ainsi la rivière est trop rapide pour que les bateaux puissent la remonter; sur plusieurs points, le Rapti forme des cascades dont le mugissement ajoute beaucoup au caractère âpre et agreste du pays que l'on parcourt. On est renfermé entre des montagnes d'une hauteur immense et revêtues de beaux arbres; en quelques endroits elles s'écartent un peu et laissent entre elles un espace suffisant pour y dresser quelques tentes; mais dans ces lieux là mêmes la terre est couverte de broussailles et parsemée de pierres. Les points guéables du Rapti sont appelés *djenghars*, on en compte vingt-quatre entre Hetourah et Dhoka-Phédé.

Au-delà de ce village, on escalade la montagne de ce nom, qui signifie Mont-de-la-Porte, à cause de la roideur du défilé qu'il faut franchir; la montagne n'est pas très-haute, son escarpement ne commence que près de son sommet; au-des-

sous on a, à l'ouest ou à gauche, une large rivière qui a sa source vers le sommet du mont Tchisapany : Kirkpatrick trouva son lit à sec.

En continuant à monter, on arrive à Bim-Phédé, village chétif au pied méridional des monts Tchisapany; c'est un lieu saint. L'eau d'une source d'un ravin à l'ouest est si froide qu'il est quelquefois impossible de la boire, circonstance qui a fait donner à ces monts leur nom signifiant *eau froide*.

De Bim-Phédé au fort Tchisapany, la montée est généralement difficile; on passe sur le flanc des monts et quelquefois sur le bord de précipices affreux : « On peut se former une idée de la profondeur de ces abîmes, dit Kirkpatrick, en réfléchissant que plus d'une fois nous avons été embarrassés pour reconnaître quelle était l'espèce d'animal que nous apercevions au-dessous de nous, les bœufs, les plus forts ne paraissant pas plus gros qu'un oiseau. »

L'élévation du fort de Tchisapany, au-dessus de Bim-Phédé, est à peu près de 280 toises : on monte encore cent vingt toises, on arrive au sommet du col qui traverse cette partie des monts, et la chaîne de l'Himalaya s'offre tout-à-coup aux regards du voyageur, avec ses pics nombreux et gigantesques couverts de neiges éternelles. « Ce spectacle magnifique, dit Kirkpatrick, absorba

tellement mon attention, que je ne songeai pas à regarder le beau paysage que j'avais à mes pieds, et dont le mont Tchandraghiri et la vallée de Tchilong, arrosée par un ruisseau sinueux, forment les traits principaux. La neige tapissait l'Himalaya dans toute sa partie visible, qui souvent descendait à une profondeur très-considérable, malgré la hauteur des hautes montagnes interposées entre la grande chaîne et nous, et qui, quoique beaucoup moins élevées, étaient aussi entièrement revêtues de neige. » Cette terrasse méridionale, nommée le Koutchar, sépare le Népal du Tibet. Les Népalais appellent Hima-Tchouli les pics neigeux de l'Himalaya; Tchouli signifie une cime aiguë; les sommets arrondis sont désignés par la dénomination de Temkou.

La pente septentrionale du Tchisapany est beaucoup moins roide que la méridionale; on franchit ensuite le mont Ekdounta, dont le passage n'est pas exempt de dangers, et on arrive dans une vallée entrecoupée de monticules, arrosée par plusieurs ruisseaux, et parsemée de cabanes et de hameaux, quelques-uns sur le sommet, ceux-ci sur les flancs des monts, d'autres au bas dans la plaine; le penchant des montagnes est cultivé en terrasse, l'ensemble forme un tableau charmant. On rencontre Tchilong ou Lo-hari, lieu peu considérable; il fut jadis plus

florissant : c'était le premier, depuis que l'on était dans le Népal, qui ressemblât à une ville. Il est entouré de montagnes, elles étaient alors (27 février) couvertes de neige; l'eau des ruisseaux tranquilles était gelée à une grande profondeur.

On laissa le Tchandraghiri à droite, on traversa une de ses branches, et l'on entra dans le Douna-Baïsi, vallée sujette dans les mois d'avril et de novembre à des maladies contagieuses. On entra ensuite dans la vallée de Khoulpou; on escalada, l'on descendit le Koumhara, montagne extrêmement raboteuse, et l'on arriva dans la vallée de Noakoté, où l'on campa au-dessous de la ville et du temple de ce nom. Cette vallée est très-fertile et arrosée par le Trissoul Ganga; quoique très-proche des montagnes neigeuses qui l'entourent au nord, elle passe pour une des moins hautes du Népal; la température y est assez douce en hiver, le radjah et sa cour y passent ordinairement cette saison. Après le mois d'avril, elle est à peine habitable à cause de la chaleur. On y cultive le riz et la canne à sucre.

Noakoté est une petite ville assez jolie; sa situation est importante puisqu'elle commande le passage unique par lequel on arrive du Tibet. Le temple est dédié à Mahamaya ou Bavani; des offrandes nombreuses sont suspendues à ses voûtes, ce sont principalement des vases de cuivre

et des armes; parmi celles-ci il y en a qui ont été conquises sur les armées chinoises.

On franchit ensuite Dhiby-Ghât, col par lequel s'échappe le Trissoul Ganga uni au Tadi; un autre temple dédié à Mahamaya s'élève aussi dans ce défilé; enfin on gravit sur les flancs du Bhirbendi, et, après un voyage pénible dans cette montagne pittoresque, on entre dans la vallée du Népal.

On voit d'après la relation de ce voyage, que le Népal renferme une quantité de chaînes de montagnes dirigées dans divers sens, et séparées par des vallées profondes et excessivement étroites. Le Népal propre, qui est la plus grande, n'a que quatre lieues du nord au sud et trois de l'est à l'ouest. Quoique basses relativement aux masses montagneuses par lesquelles elles sont dominées, elles sont beaucoup plus élevées que les plaines de l'Hindoustan. Hamilton a calculé que leur niveau était à peu près à 667 toises au-dessus de celui de Benarès. Quoique la partie la plus septentrionale du Népal soit située par 27° 30' de latitude, cependant le climat y est le même que dans l'Europe méridionale, et le pays, étant bien arrosé, est très-fécond, lorsqu'on le cultive convenablement; les forêts sont de la plus grande beauté; la terre est émaillée de fleurs charmantes; mais les variations extrêmes du froid et du chaud et la grande humi-